PRATIQUES ECOLOGIQUES ET ESTHETHIQUE DES RAPPORTS HOMME/NATURE DANS *EN COMPAGNIE DES HOMMES* DE VERONIQUE TADJO ET *LE SIGNE DE LA SOURCE* DE MAURICE OKOUMBA-NKOGHE

Régis Carl MOUNZEO
Institut Universitaire des Sciences et de l'Organisation
Sophie NTOUTOUME EMANE (IUSO-SNE) /Gabon.
regiscarlmo@gmail.com

Résumé : L'écologie, depuis sa formulation par Ernst Haeckel en 1869 et bien avant lui (Buffon, Linné, Jean-Jacques Rousseau), est une science qui consiste à étudier la protection et la préservation de l'environnement. Désormais reliée à la littérature, l'écologie marque un tournant décisif en Afrique francophone. Ainsi, *En compagnie des hommes* (2017) de Véronique Tadjo et *Le Signe de la source* (2007) de Maurice Okoumba Nkoghé déploient à cet effet, un discours fictionnel écologique aporétique et controversé mettant en relief l'homme, l'animal, l'arbre et son milieu de vie. En ce qui concerne Okoumba Nkoghé, cet aspect a attiré l'attention de la critique gabonaise par un ouvrage de Steeve Renombo et Didier Taba Odounga (*Les ombres solaires du réalisme au roman écologique dans l'œuvre de Maurice Okoumba-Nkoghé :* 2019). Cette perception du texte littéraire, chez les deux auteurs, relie inéluctablement le sentiment de l'homme à la nature et se matérialise à travers une démarche écocritique. Celle-ci est entendue comme une théorie littéraire qui vise à étudier les rapports entre l'homme et son espace naturel ; rapports basés sur l'angle idéologique, social et culturel. Notre article, à travers une approche écocritique énoncée par Alain Suberchicot (*Littérature et environnement pour une écocritique comparée* : 2012), vise à développer les procédés d'esthétisation (langage, signe, mots) mis en place par Véronique Tadjo et Maurice Okoumba Nkoghé pour présenter les rapports ambivalents existant entre l'homme et la nature.

Mots-clés : écologie, littérature, esthétique, écocritique, l'homme/nature.

ECOLOGICAL PRACTICES AND THE AESTHETICS OF HUMAN/NATURE RELATIONSHIPS IN *EN COMPAGNIE DES HOMMES* BY VERONIQUE TADJO AND *LE SIGNE DE LA SOURCE* BY MAURICE OKOUMBA-NKOGHE

Abstract: Ecology, since its formulation by Ernst Haeckel in 1869 and even earlier (Buffon, Linnaeus, Jean-Jacques Rousseau), has been a science dedicated to studying the protection and preservation of the environment. Now intertwined with literature, ecology marks a decisive turning point in Francophone Africa. Thus, *In the Company of Men* (2017) by Véronique Tadjo and *The Sign of the Source* (2007) by Maurice Okoumba Nkoghé deploy an aporetic and controversial ecological fictional discourse highlighting the human being, the animal, the tree, and their living environment. Regarding Okoumba Nkoghé, this aspect has drawn the attention of Gabonese critics, as evidenced by the work of Steeve Renombo and Didier Taba Odounga (*The Solar Shadows of Realism to Ecological Novel in the Work of Maurice Okoumba-Nkoghé*: 2019). This perception of the literary text in the works of both authors inevitably links the human emotional experience to nature and materializes through an ecocritical approach. This approach is understood as a literary theory aimed at studying the relationships between humans and their natural environment, relationships based on ideological, social, and cultural perspectives. Our article, through an ecocritical approach articulated by Alain Suberchicot (*Literature and Environment for a Comparative Ecocriticism*: 2012), seeks to explore the

aesthetic processes (language, symbols, words) employed by Véronique Tadjo and Maurice Okoumba Nkoghé to present the ambivalent relationships between humans and nature.

Keywords: ecology, literature, aesthetics, ecocriticism, human/nature.

Introduction

La particularité de tout discours écologique réside dans la relation que l'Homme entretient avec son environnement (les arbres, les animaux, les rivières, etc.). Ce rapport peut paraître soit harmonieux, soit conflictuel (anthropocentrisme). Ce postulat constitue à n'en point douter, le point nodal des réflexions théoriques sur l'écologie qui dans son rapport à la littérature aboutit à une grille de lecture que l'on appelle : l'écocritique. Celle-ci établit des rapports interdisciplinaires entre la littérature et les êtres vivants sous l'angle idéologique, politique, social et culturel.

Les textes de Véronique Tadjo *En compagnie des hommes* et Maurice Okoumba Nkoghé *Le Signe de la Source*, sous ce biais, peuvent être lus à travers une approche écocritique dans la mesure où ils développent des préoccupations liées à la dénonciation de maux qui minent l'écosystème africain (braconnage, sorcellerie, pollution, déforestation, etc.).

Fort de ce qui précède, il est alors indéniable d'affirmer que la pensée écologique n'est plus simplement l'apanage des écrivains américains (Henry David Thoreau : 1854, Ralph Waldo Emerson : 1986), européens (Jean-Jacques Rousseau : 1782, Günther Anders : 2006) et asiatiques (Ma Jian, 1986, G. Xingjian, 1995). Elle devient, pour ainsi dire, une réflexion « pour la prise de conscience des enjeux écologiques dans le contexte africain ». En vérité, disons-le, la problématique écologique a toujours été abordée dans les littératures africaines francophones mais occultée par le jeu des rapports entre centre et périphérie dans les champs littéraires d'une part et par d'autres préoccupations plus actuelles du moment d'autre part. Elle consiste, entre autres, à dénoncer les pratiques sorcellaires, les métamorphoses mystiques, les questions tragiques, le braconnage, la destruction des forêts, etc.

Notre préoccupation, dans cet article, sera donc de montrer à travers l'approche écocritique, les différentes formes d'esthétisation du discours écologique dans *Le Signe de la source* et *En Compagnie des hommes*. L'écocritique, rappelons-le, est une théorie littéraire qui est née à la fin des années 80 dans le monde anglo-saxon. Constituée d' « éco » (de l' « oikos » qui signifie demeure) et de « critique » qui voudrait dire (« discours sur… »), l'écocritique se définit, de manière générale, comme l'étude des relations entre la littérature et l'environnement ; rapport qui, par moment, connaît des moments de crises entre l'homme et la nature. Selon Alain Suberchicot, théoricien à travers lequel nous allons nous appuyer pour mener à bien ce travail, l'écocritique s'élabore dans le domaine de littérature comparée, avec pour perspective d'interroger le rapport entre l'homme et son environnement. Cette théorie a pour objectif d'éveiller la conscience écologique par l'entremise du texte littéraire, partageant ainsi les connaissances écologiques au lecteur. C'est donc dans cette optique qu'il est judicieux de corroborer aux propos d'Alain Suberchicot pour qui, l' « écocritique […] nous engage à examiner le temps où le sentiment de la nature se spécialise et se fait souci de l'environnement et de l'écologie » (A. Suberchicot, 2012, p.9-10). Sous ce biais, deux points vont donc orienter notre débat : l'espace culturel africain et la pollution de l'environnement.

1. Les espaces culturelles africaines

1.1 La dimension ésotérique de la nature : pour une influence destructrice

Perçus comme des lieux révélateurs de la flore et de faune, les espaces culturels africains, à certains moments, présentent la dimension ésotérique de la nature. Il y a des signes et des images dans les textes d'Okoumba et de Tadjo qui montrent que l'environnement est utilisé à des fins mystiques.

C'est déjà l'une des préoccupations que soulève *Le Signe de la Source* qui présente un monde en décrépitude. Le roman, à cet effet, présente un monde de la sorcellerie, à travers lequel les forces invisibles régissent l'équilibre entre les êtres humains, liés par des pratiques occultes, et leur environnement. Cette perspective met en exergue une écologie holistique, où la nature est perçue comme un être vivant doté de volonté et de mémoire. Sous ce prisme, le romancier retrace avec véhémence, les atrocités d'une femme dangereuse nommée Malemba. Avec ses pratiques méphistophélétiques et occultistes (boire du sang des animaux, homosexualité, destruction des hommes…), elle prend en laisse tous les êtres vivants.

Sa résidence privée à Pomi, lieu moderne dans lequel elle pratique son ésotérisme, est entourée de deux étangs artificiels et des végétaux disposés ou alors plantés de manière proportionnée tel un triangle équilatéral. Il suffit pour s'en convaincre, de lire le passage suivant : « l'arbuste avait pour voisins un citronnier et un oranger. Plantes à égal distance, les trois arbres formaient un triangle » (M.Okoumba Nkoghé, 2007, p.64.)

Cette forme géométrique, structurant les éléments de la nature, dans la pratique de l'iconographie moderne, aurait une dimension spirituelle. Elle est perçue d'un point de vue philosophique par Xénocrate comme une montée en puissance de l'homme vers la divinité. Ce triangle équilatéral est le symbole de la plénitude de l'homme vers la sainteté ; image pur et simple de l'unification de trois êtres vivants en une seule. Mais, il en ressort, fort malheureusement, que cette fusion des éléments de la nature dérive, sans nul doute, de la résurgence du pouvoir mystique, dominateur, de Malemba envers ses deux sœurs et son association.

Panga, petit fils de Biyi, le professeur de mythologie comparée, ayant constaté qu'Iyanghi se détournait du bon chemin, c'est-à-dire, qu'elle n'allait plus au cours et pratiquait à la lettre les recommandations édictées par sa grande sœur, décide de lui prodiguer des conseils et lui présenter le côté malsain, dangereux et cruel de Malemba. C'est une femme égocentrique qui, à bien des égards, « repose sur une conception universelle de la nature humaine, celle de l'exclusivité de l'intérêt individuel » (D. Bourg et P. Roch, 2010, p.11.) Pour la convaincre, Panga utilise fort naturellement la symbolique du triangle, image fortement impressionniste visant à élucider ses propos :

> - Tu ressembles à ce prisonnier qui, au bout de sa peine, s'effraie du bruit des portes dans le matin. De l'endroit où ils se tenaient, on voyait bien mieux les trois végétaux. Panga leva le bras et dit :
> - As-tu jamais remarqué cette figure ?
> - C'est bien un triangle, n'est-ce pas ?

> - Un triangle, oui. Tu vis dans un milieu plein de signes qu'il faut connaître. Ton aînée est une savante, mais elle utilise sa science pour détruire la vie. Iyanghi le regarda avec une extrême curiosité. Il se dégageait de ce garçon une autorité discrète qui le rapprochait de Biyi. (M. Okoumba Nkoghé, 2007, p.65).

Ici, Iyanghi est à l'image d'un être obnubilé par la beauté des végétaux disposés sous la forme d'un signe géométrique (triangle équilatéral). Les plantes, faisant partie de son environnement, sont, semble-t-il pour elle, la représentation toute faite de la belle nature. Les écocriticiens, à l'instar de Sophie Chiara, parlent de la spécificité de non-humain. Car, selon elle, dans un texte littéraire « l'écocritique se distingue par l'importance qu'elle accorde au non-humain dans les textes littéraires et l'accent qu'elle met sur le monde qui entoure ses personnages. » (S. Chiara, 2024, p.13). Fixant cette image, une fois le bras de Panga levé, elle observe, selon toute vraisemblance, une « nature ouverte, muette, […] palpable » (K. White, 2015, p.29.). Celle-ci n'a rien à voir avec le monde spirituel, ésotérique et satanique que voudrait lui faire connaître Panga afin qu'elle sorte de cet espace dysphorique ornée, malencontreusement, de signes. C'est la raison pour laquelle, il dit à Iyanghi, avec une tonalité didactique, que : « Ton aînée est une savante, mais elle utilise sa science pour détruire la vie ». Cela rappelle en filigrane le propos rabelaisien qui affirme que science sans conscience n'est que ruine de l'âme. La science censée apporter de la lumière produit ici des éblouissements, des ténèbres qui opèrent contre l'être humain.

1. 2. L'homme, destructeur de soi et de la nature.

La destruction de l'être humain sous l'angle écologique est, pour ainsi dire, porteuse de mal. Car, détruire l'homme tout comme l'arbre et l'animal, c'est porter atteinte à la nature. L'Homme, faisant partie d'elle, devrait nécessairement vivre en harmonie avec la nature. À cet effet, il faudrait alors corroborer à la pensée humaniste de Jean-Christophe Rufin qui dit : « il faut protéger la nature pour faire le bonheur de l'homme. C'est une perspective morale dans laquelle l'essentiel reste l'être humain et son avenir » (2007, p.256.)

Dans cette perspective, Panga ainsi que le Professeur Biyi, est alors un éveilleur de conscience, un personnage véridique. Il se présente à la suite des grands penseurs, Jean-Jacques Rousseau par exemple, comme un être qui arrive à présenter à la face du monde, le côté positif et négatif de l'être humain. Mieux, est à l'image d'un savant, un Homme qui arrive à séparer « un esprit plus ou moins immatériel et un monde physique et corporel objectif, c'est-à-dire dont les propriétés seraient spécifiées préalablement à toute opération de connaissance » (P. Descola, 2005, p.324.) La connaissance est, pour ainsi dire, ici, le leitmotiv de l'Homme lequel pourrait le libérer du mal sous toutes ses formes.

Fort de ce qui précède, il est alors indéniable de retenir que la « vérité romanesque » mise en place dans ce texte à portée écologique, est à l'image de tout art. Suivant le sillage de la pensée heideggérienne sur l'art, les vérités romanesques ou artistiques dévoilent des visions du monde. Elles apportent à l'homme une plus grande connaissance de soi et de leur environnement. C'est, sans nul doute, dans ce sens que Georges Gusdorf affirme : « Dans l'ère romantique, le roman est devenu un ouragan de vérité, moyen

privilégié de délivrer un message qui ne peut trouver d'expression adéquate selon les autres dimensions de la rhétorique. » (2002, p.186).

Il faudrait ajouter derechef que la vision déployée par Panga, ayant une connaissance du monde ésotérique, est manifestement redoutée par Iyanghi. Pour elle, Malemba est l'unique personne qui lui vient en aide. Donc, elle ne peut renoncer à ses recommandations :

> - Alors ? interrogea Panga. –Alors, quoi ? - Iyanghi, je suis ici pour te ramener à la vie. Crois-moi, il ne te reste plus beaucoup d'énergie. Bientôt tu perdras tout, jusqu'à ta beauté. En réponse, elle lança à son visiteur : - Ai-je l'air d'une fille anémiée ? - Tu ne comprends pas… Panga eut un pincement au cœur qui lui coupa la voix. […] Iyanghi le poussait visiblement dehors. […] Malemba est mon unique soutien ici. (M. Okoumba Nkoghé, 2007, p.66).

Le doute dans cette séquence textuelle parcourt les propos d'Iyanghi. Celui-ci, disons-le, est un « élément constitutif de la littérature à thème environnementale et écologique. » (A. Suberchicot, 2012, p.67.) Présenté comme le fait de remettre en question certaines vérités ou de « bousculer un système de pensée, et plus encore, un système qui est la pensée » (A. Suberchicot, 2012, p.67.) Iyanghi se permet de douter et de remettre en cause le comportement semble-t-il destructeur des vies humaines de sa grande sœur. Il serait peut-être loisible de percevoir le comportement d'Iyanghi envers Panga comme la résurgence de la coutume d'un peuple ou alors d'un style de vie. Car, dans les sociétés traditionnelles africaines, il est difficile de croire à ceux qui voudraient semer la division dans une famille. C'est donc sous ce biais que Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques* affirme que : « l'ensemble des coutumes d'un peuple est toujours marqué par un style ; elles forment des systèmes ». Par la suite, il renchérit en disant :

> Je suis persuadé que ces systèmes n'existent pas en nombre illimité, et que les sociétés humaines comme les individus - dans leurs jeux, leurs rêves ou leurs délires - ne créent jamais de façon absolue, mais se bornent à choisir certaines combinaisons dans un répertoire idéal qu'il serait possible de reconstituer. (C.L. Strauss, 2008, p.167).

Limité la coutume à un système ou à un style de pensée, c'est quelquefois restreindre sa philosophie, sa vision du monde. Il est envisageable de nuancer ce point de vue par les propos d'Alain Suberchicot qui pense que : « assimiler un style à un système est un pari intellectuel risqué, puisqu'il y aura toujours un reste dans tout style qui échappe à la volonté d'identifier un système ». (2012, p.67).

Iyanghi, ayant alors subi les filouteries comportementales de Malemba, se retrouve dans une situation difficile. Sa sœur s'est permise de détruire des vies humaines et à boire de leur sang afin de se lever spirituellement. L'extrait suivant, montrant le dialogue entre la sorcière Malemba et sa petite sœur Iyangui, prisonnière de ses vicissitudes, en est la preuve :

> À cause de moi notre mère était devenue stérile. […] Un an plus tard, le vieil homme me rappela pour dire que maman était enceinte. Cet enfant, c'était le mouton qu'il attendait de sacrifier afin d'améliorer mon destin. Charmée par cette possibilité toute simple de changer de vie, j'avais accepté. Suivant ses conseils, je m'étais rendue au village, où il me fallait dormir trois jours d'affilé sur le même lit que notre mère. Le visage d'Iyanghi s'assombrit alors. Elle essuya furtivement une larme. Malemba lui décocha un regard furax qui la glaça d'effroi. […] - Tu boiras désormais ce que je bois, tu mangeras désormais ce que je mange. Depuis ce matin nous sommes une seule et même personne. – Bois ! ordonna Malemba. Iyangui prit le verre, le fit tourner dans sa main. Son regard, à nouveau, se porta sur la domestique. Elle poussa un soupir triste. Elle venait de manger des mille-pattes, pourquoi ne boirait-elle pas ce sang d'origine inconnue ? « C'est rien qu'un sang de mouton, bon pour la santé » avait dit Assok un jour… (M. Okoumba Nkoghé, 2007, p.102-103-105).

Le comportement destructeur de Malemba envers les autres êtres vivants relève d'un manque de principe du respect de la nature ou alors du respect de la vie édictée par Albert Schweitzer pour qui, « toute vie est sacrée ». La mort d'un être vivant comme celui de sa sœur, à qui Malemba donne le nom de mouton, est signe d'une laideur comportemental ou alors d'une « éco-laideur ». On entend par éco-laideur, une modalité de lecture des rapports homme/nature dont le résultat est presque toujours marqué du sceau de la laideur. En d'autres termes, l'éco-laideur, n'est que la laideur caractéristique des rapports violents entre les hommes ainsi que leur habitat. Utilisée dans cette séquence textuelle, elle relève du comportement laid et anthropocentrique des Hommes qui détruisent tous les éléments de la nature. Autrement dit, c'est une forme de cruauté infligée à la nature et au monde. Le fait de tuer les hommes, les animaux et boire de leur sang, comme le fait Malemba, n'est tout autre que la mise en pratique de la notion d'écolaideur.
Il est donc de bon aloi de noter que les pratiques culturelles, africaines dans Le *Signe de la source* de Maurice Okoumba Nkoghé sont d'ordres mystiques et porteuses d'un mal être écologique.

En revanche, dans *En compagnie des hommes*, les espaces culturels sont des lieux dysphoriques. En effet, la romancière montre par une écriture dénonciatrice, le caractère disharmonieux de l'Homme envers la nature. Soucieux de cette situation tragique, l'un des narrateurs du texte, l'arbre, relate avec compassion ses souffrances :

> Les hommes brûlent nos branches, saignent nos troncs. Pour atteindre et exploiter une zone où s'élèvent des arbres d'une grande sagesse, ils coupent sans pitié. Ils ne voient en nous qu'une valeur d'échange. Regardez comme nos sols s'effritent et perdent de leur substance ! L'humus riche et parfumé s'assèche. La roche au visage dur fait surface. J'ai vu des animaux mourir de faim, nous privant de leur amitié. (V. Tadjo, 2017, p.23-24).

Il en ressort fort malheureusement que le comportement des hommes dans cette société traditionnelle, entraîne la ruine de la nature : l'assèchement de l'humus, la sortie de la roche, la mort des animaux, etc. Une telle attitude obscure, participant à la réduction mortifère des espèces naturelles, présente, en effet, l'homme sous le prisme de la pensée cartésienne : « maître et possesseur de la nature ». Jouissant malencontreusement des ambitions démesurées et d'un caractère cruel, il devient, pour ainsi dire, un être tragique, un individualiste. En cela, Steeve Renombo et Didier Taba Odounga décrivent ce type de personnage romanesque comme un être qui « opère une forme de dépersonnalisation par régression anthropologique. » (2019, p.200.) Et, Ntsame Okourou Franckline, pour corroborer ce point de vue parle d'un être qui souffre d'« une influence psychoculturelle ». Cette expression, sous le sillage cette critique littéraire africaine, fait référence au « positionnement social d'un individu dans un rapport de domination vis-à-vis des autres et qui l'amène à instrumentaliser la nature à des fins personnelles. » (F. Ntsame Okourou, 2018, p.9).

Cette instrumentalisation de la nature est d'autant plus explicite à travers les actes barbares que posent les habitants du village après avoir trouvé de l'or dans leur forêt. La nature est complètement dépouillée ; c'est l'image des hommes en guerre contre la nature qu'ils réduisent absolument au tohubohu au sens de la genèse biblique :

> Les hommes se mirent à tout saccager afin d'arriver au plus vite jusqu'au métal maudit. Remuer, fouiller dans l'eau des rivières les sédiments d'or qui valaient deux mille dollars à l'époque. Impossible de résister ! Ils s'acharnèrent sur les arbres et firent le vide pour construire de grands bassins dans lesquels ils triaient les cailloux. De la boue, de la boue partout. Folie dans les esprits. Même les femmes abandonnèrent leurs poteries et se mirent à la tâche avec l'aide de leurs enfants. […] Le mercure déversé dans les cours d'eau pour mieux repérer les particules dorées tua poissons, petits crustacés planctons et algues vert foncé. Eau devenue acide. Mauvaise. Eau devenue poison. Vie devenue poison. (V. Tadjo, 2017, p.32-33).

Animés d'un comportement malsain, ces Hommes, par leur esprit individualiste, s'affublent tout de même d'un désir capitaliste anthropocentrique. L'extermination des êtres vivants (arbres, poisson, crustacés, etc.) n'est ici que la résurgence de leurs actes monstrueux. L'emploi de la phrase déclarative : « Vie devenue poison », montrant la dépravation de la nature se lit comme la représentation d'une société apocalyptique. On se croirait dans *La Forêt de 29* d'Irène Frain (2011). Texte à travers lequel la romancière présente la folie des rajahs qui déboisent les forêts pour s'ériger des maisons.

Cependant, ce qui est par moment ignoré ou redouté par certains peuples, est que, toutes les espèces vivantes sont complémentaires. L'arbre, par exemple, protège l'homme des pluies diluviennes, il est à la recherche de l'eau et, comme tel, est gardien des rivières. Comme en témoigne l'extrait suivant :

> Le saviez-vous ? Nos racines vont chercher l'eau. Nos feuilles appellent la pluie. Pas une pluie torride et dévastatrice, mais une ondée embrassant la nature. Sans nous, les avalanches, les glissements de terrain et les coulées de boue se mettent en guerre

> et balaient de vastes étendues. Nous, les arbres, aimons croire que nous sommes les gardiens des rivières, des fleuves et des mers. Même loin de leurs embouchures, nous faisons leur lit et les préservons de débordements qui noieraient les hommes. […] Si seulement les hommes pouvaient voir plus loin ! Si seulement ils savaient prévoir leur déclin, l'épuisement, la dégradation. (V. Tadjo, 2017, p.24).

Les propos de l'arbre sont pour les habitants du village, une invite à une prise de conscience collective. Il s'agit d'une manière aisée de présenter à la face du monde, les bienfaits de la nature. L'utilisation de la phrase interrogative mise en évidence par le narrateur homodiégétique, l'arbre, « Le saviez-vous ? Nos racines vont chercher l'eau. », prouve à suffisance que l'homme ignore la valeur et l'importance des végétaux dans la société. Il lui échoit alors la bienveillance et le privilège d'apporter une valeur ajoutée et de jouer un rôle dans la préservation de l'équilibre de l'écosystème. On assignerait à son discours, une tonalité didactique signe « des exemples de lutte écologique » (A. Suberchicot, 2012, p.67.). Le fait que les hommes de ce village soient allés à l'encontre des principes de la nature, témoigne, sans nul doute, d'une idéologie culturelle ancrée dans des pratiques barbares. Le texte de Véronique Tadjo présente donc les espaces culturels africains comme des lieux de déboisement, de pillage des ressources naturelles. Maurice Okoumba Nkoghé construit de son côté ces espaces comme des lieux occultes, lesquels sont des dangers écologiques. Alors, que dire des conséquences qui pourront en découler lorsque les éléments de la nature ou la nature elle-même est menacée, dévastée voire souillée ?

2. La pollution en milieu urbain et rural

2.1. La pollution éthérée et la vétusté des infrastructures urbaines

Dans la littérature africaine, la pollution est une préoccupation essentielle du ''roman vert''. Illustrée et représentée par des auteurs tels que Jean-Pierre Makouta-Mboukou (*Et l'homme triompha* !, 1983), Hubert Freddy Ndong Mbeng (*Les Matitis*, 1992), etc., cette thématique est une pensée écologique, une dénonciation du mal existentiel de l'être humain. Perçue comme l'« accumulation des substances qui par leur composition chimique rendent l'air, l'eau, le sol ou l'atmosphère malsains » (Théodore Nzamba Diba Pombo, [en ligne, https, opsus.bibliothek.uni-wuerzburg.de**)**, la pollution est alors un danger pour l'existence des êtres vivants. Ce comportement immature entraîne la destruction surtout quand on voit « […] [l'] industrialisation fulgurante […] [l'] intense exploitation de ressources naturelles, […] la construction des infrastructures de transport, de l'urbanisation, […] des déchets radioactifs […], des smogs industriels et de l'augmentation de la population mondiale, etc. » (P. Plunkett, *L'écologie de la bible*, 2008, p.160- 201). L'une des caractéristiques de la pollution mise en évidence par Plunkett sont alors présentes dans les textes de Maurice Okoumba Nkoghé et Véronique Tadjo : les smogs industriels, les déchets et exploitation de ressources naturelles.

Chez le premier romancier cité, la pollution est manifeste à travers l'utilisation, dans la ville de Mayi, des véhicules administratifs à caractère archaïque et toxique. Iyanghi, après avoir constaté avec amertume l'acte barbare et atroce que venait de poser

Muduma, ordonne à ses travailleurs d'appeler urgemment une ambulance pour sauver Punghi de la monstruosité comportementale de cette femme :

> Obia s'exécuta. Un malaise total pesait sur les consciences. Muduma s'était réfugiée dans l'indifférence habituelle qui était le signe de son pouvoir. Lanière de cuir à la main, elle regardait des oiseaux voltiger sur les vagues. Moins de dix minutes après, on entendit une sirène se rapprocher. Poussiéreuse et vieille, semblable aux autocars qui écumaient les routes de Mayi, l'ambulance s'immobilisa devant l'entrée de l'atelier. Le moteur, trop bruyant, dégageait par un tuyau d'échappement fêlé une épaisse fumée noire et nauséabonde. Le chauffeur était seul, ni brancardiers, ni brancard. Le gardien et les filles soulevèrent Punghi et l'installèrent tant bien que mal dans la machine. […] la bruyante ambulance repartit dans le cliquetis de ses essieux. Plus forte que les autres puanteurs du port, l'odeur de sa fumée emplissait l'atelier, une odeur nerveuse de cambouis brûlé. (M.Okoumba Nkoghé, 2007, p.25-26).

Les qualifications que le narrateur donne à l'ambulance, « poussiéreuse et vieille », traduit avec brio l'insalubrité et l'état vétusté du véhicule. Moyen de transport, perçu comme un corps éreinté. Il « inspire [sans aucun doute] le rejet au lieu de l'attrait » (Bernard Ekome Ossouma, 2012, p.22.) Car, disons-le, la voiture produit du gaz à effet de serre. Produit chimique qui, à bien des égards, concourt à la pollution environnementale et atmosphérique. L'utilisation du lexique dévalorisant « trop bruyant », « tuyau d'échappement fêlé », « fumé noire et nauséabonde » employé vient, inéluctablement, renchérir les hypothèses sur la thématique de la pollution.

Il va alors sans dire que le romancier, use d'un lexique dégradant pour montrer son dégoût des vieux véhicules, particulièrement les moyens de transport médicalisés (ambulances).

À cet effet, le texte d'Okoumba Nkoghé, par l'entremise de l'extrait analysé et de la thématique abordée, est perçu, sans nul doute, comme un roman satirique, ou alors par extension comme un texte écosatirique (Gyno Noël Mikala, 2019). La critique qu'il fait de la pollution de la nature est aussi visible à travers la montagne de détritus qui inonde une partie de la ville de Mayi. On en tient pour preuve, le passage suivant : « on y avait mis le feu pour détruire les ordures qui empestaient l'environnement. Au pied de la colline de feu croulaient des dizaines de cases qu'Iyanghi devinait dans l'ombre […]. Dans la rue plus que sur la terrasse, l'odeur profonde de la fumée recouvrait celle des caniveaux. » (Okoumba Nkoghé, 2007, p.31).

La destruction de l'environnement urbain avec cette montagne d'immondices témoigne, une fois de plus, du comportement laid de l'homme envers son milieu de vie. Cette décharge de détritus, d'où s'échappe de la fumée, laisse penser au roman de Michel Fournier, *Météores*, dans lequel, il présente la puanteur de la fumée qui provient des décharges. Okoumba Nkoghé, dans cette optique, adopte une écriture réaliste ; il développe les problèmes écologiques qui minent les villes africaines : l'insalubrité, la pollution, les eaux souillées…

2.2. La pollution et ses répercussions dans les milieux bucoliques

Dans le texte de Véronique Tadjo, *En Compagnie des hommes*, la pollution est plus visible dans le milieu rural. Elle est alors manifeste à travers la mort de plusieurs animaux et êtres humains. Contaminés du virus Ebola, ces créatures sont sous le joug d'un ennemi invisible, garant du mal être environnemental. À en croire les propos des Zoologistes dans le roman,

> Le virus laisse des traces macabres dans la nature. Il s'attaque aux antilopes, aux biches et aux rongeurs, et en particulier aux grands singes comme les chimpanzés sur lesquels il s'abat avec une rage foudroyante. Des centaines de carcasses d'animaux se retrouvent entre les arbres et sur le tapis d'humus, là où ils sont écroulés, terrassés par la maladie. Lorsque des villageois remarquent un nombre inhabituel de cadavres d'animaux sauvages, ils ont appris à avertir immédiatement les autorités locales, car cela signifie qu'une épidémie d'Ebola se prépare chez les hommes. (V. Tadjo, 2017, p.133-134).

Les traces lugubres qu'on voit dans la nature ne sont rien d'autre que la présence de la pollution dans cette zone. L'homme, étant au contact de ces animaux est, de toute évidence, contaminé par ces porteurs de virus ou de microbes. Le Virus peut alors être perçu comme une arme de destruction massive au même titre que les armes biologiques. Les faits écologiques abordés ici sont similaires à ceux évoqués dans certains textes de la littérature française comme *Œdipe roi* de Sophocle, *Les Pestifères* de Marcel Pagnol, *La Peste* d'Albert Camus, etc.

En outre, la propagation du virus et ses ravages sont plus perceptibles dans les milieux urbains. L'un des narrateurs anonymes du texte de Tadjo, contaminé par le virus Ebola comme les autres personnages, constate avec acrimonie que le corps de l'homme devient un réservoir à virus. À cet effet, pour éviter toute transmission, il est nécessaire de mettre la ville en quarantaine et de créer la distance entre les peuples, précisément les personnes aisées et les habitants du bidonville :

> Ebola parvient à se réfugier dans les articulations, la moelle épinière, les testicules, le sperme et peut-être aussi les sécrétions vaginales. Ainsi, les êtres humains deviennent à leur tour des réservoirs à virus ! Personne ne sait encore si c'est pour une courte ou pour une longue durée. […] Les habitants du bidonville se sont réveillés en sursaut. Ils viennent d'apprendre qu'ils sont enfermés, emprisonnés, exilés. Interdiction absolue de quitter les limites du taudis dans lequel ils ont toujours vécu. Dans une misère d'égouts à ciel ouvert. Odeurs nauséabondes, détritus accumulés au fil des années, jamais enlevés. Branchements électriques illégaux, câbles traînant à terre. Puits communs où les femmes se rendent pour aller chercher de l'eau dans de grosses bassines en plastique, bidons et seaux stockés à l'intérieur des baraques. (V. Tadjo, 2017, p.110-111).

La pollution dans le roman de Véronique Tadjo a une double facette. Dans un premier moment, on observe les conséquences de la pollution sur le plan humain, et dans un second, elle participe à la vulgarisation des espèces dysphoriques, lesquels sont « [des] actant[s] et assument un rôle éminemment axial du fait de la charge idéologique qu'ils véhiculent. » (S. R. Renombo, D. Taba Odounga, 2019, p.77.) L'usage des expressions ou des noms fortement impressionnistes comme : « êtres humains […] réservoirs à virus, odeurs nauséabondes, détritus accumulés… », ne sont pas anodins. Il participe d'une véritable censure écologique.

Les espaces urbains pollués chez Véronique Tadjo sont donc des lieux de misères et de morts. On se croirait, probablement, dans les villes africaines analysées par Jean Marc Ela, lequel affirme que : « la ville africaine est un élément spécifique de la société coloniale avec sa répartition entre dominants et dominés. Après la colonisation, le noir a remplacé le blanc, mais les rapports de domination demeurent » (J. M. Ela, 1983, p.174.)

Il est pour cela opportun de croire à l'hypothèse selon laquelle, les espaces les plus pollués sont ceux des milieux défavorisés. Ces espaces sont alors, selon toute vraisemblance, des lieux « des tensions génériques où l'informe construit […] une forme qu'il est possible d'épeler sous le vocable de satire ». (R. Boulingui, 2020, p.148.) L'irresponsabilité des hommes vis-à-vis de la nature entraîne nécessairement des conséquences fâcheuses. Luc Ferry n'est guère tendre avec ceux qu'il convient d'appeler ici et maintenant les soldats têtus de l'environnement. Il juge leurs actes comme « d'authentiques crimes, au sens juridique du mot » (L. Ferry, 1992, p.115.) Le comportement grotesque de l'homme le pousse finalement à détruire son prochain, son écosystème. Cette automutilation aveugle est assimilable au comportement d'un névrosé coincé dans son *trouble de déchirement*.

Conclusion

La pensée écologique des textes de Maurice Okoumba Nkoghé et de Véronique Tadjo est d'emblée liée à la crise des valeurs culturelles africaines. Cette crise des valeurs culturelles est visible par le biais de l'approche écocritique qui met en lumière les différentes pratiques mystiques et égocentrique détruisant l'homme, l'environnement, etc. Toutefois, malgré le fait que l'écocritique se présente comme une nouvelle grille d'analyse n'ayant pas encore de fondement théorique bien épuré, cela n'empêche de faire une analyse du texte littéraire en montrant le corrélation ou alors le rapport harmonieux qui existe entre la littérature et les sciences humaines. Ce travail a donc permis de montrer la complexité qui existe entre l'homme et son milieu de vie. La pensée écologique *okoumbienne* et *tadjienne* vise, *in fine*, à dénoncer les maux d'aujourd'hui : pollution, déboisement, sorcellerie, immondicité, pandémie, etc. À cet effet, leurs deux romans, Le *Signe de la source* et *En Compagnie des hommes* sont donc des œuvres à caractère apocalyptique. Les deux écrivains invitent les hommes à une éthique de la responsabilité, d'une philosophie de l'existence qui prenne en compte le présent et l'avenir, car détruire l'environnement de manière sauvage est comme un geste d'automutilation de l'homme par l'homme qui l'entraîne irrémédiablement vers son extinction totale. Ceci invite à terminer notre propos par un questionnement provocateur, inquiétant voire troublant : qu'est-ce que l'homme sans un écosystème viable ? N'est-ce pas la nature en réalité qui est réellement la maîtresse de l'homme ? Autant de questions qui poussent à revoir nos savoirs et à repenser nos imaginaires et cultures sur le rapport entre l'homme et la nature.

Bibliographie

BOULINGUI Rodrigue, 2020, « La satire dans *Femmes nue, Femme noire* de Calixthe Beyala » in African Journal of literatur and humanities, Afjolih-vol1-issue2-Mai.

CHIARA Sophie, 2024, *L'écocritique : Repenser l'environnement au prisme de la littérature*, Paris, L'opportune, 63 p.

DESCOLA Philippe, 2015, *Par-delà nature et culture*, Paris, Folio, 800 p.

ELA Jean Marc, 1983, *La Ville en Afrique noire*, Paris, Karthala, 219 p.

FERRY Luc, 1992, *Le Nouvel ordre écologique l'arbre, l'animal et l'homme*, Paris, Grasset, 222 p.

FRAIN Irène, 2011, *La Forêt des 29*, Paris, Michel Lafon, 477 p.

GUSDORF Georges, 2002, *Le Romantisme, tome I. Le savoir romantique*, Paris, Payot, 896 p.

Lévi-Strauss, 1995, *Tristes tropiques*, Paris, Librairie Plon, 512 p.

MAKOUTA-MBOUKOU Jean-Pierre, 1983, *Et l'homme triompha*, Paris, Fondation du prix Mondial de la paix, 168 p.

MIKALA Gyno Noël, 2020, « De l'éco-satire : lecture de la critique écologique à travers les écritures de la catastrophe dans la Caraïbe francophone » dans *Les Ecriture francophones de la catastrophe naturelle*, Paris, La recherche en actes Effigi, pp.149-162.

NTSAME OKOUROU Franckline, 2018, « Pour une écocritique du discours littéraire gabonais » [En ligne] http//WWW.regalish/Numéro :4 décembre 2018 /ISSN2520-9809.

OKOUMBA-NKOGHE Maurice, 2007, *Le signe de la source*, Yaoundé, Clé, 129 p.

RENOMBO Steeve et TABA Didier, 2019, *Les Ombres solaires du réalisme au roman écologique dans l'œuvre de Maurice Okoumba Nkoghé,* Libreville, Editions Raponda-Walker, 228 p.

RUFIN Jean-Christophe, 2007, *Le Parfum d'Adam*, Paris, Flammarion, 768 p.

SUBERCHICOT Alain, 2012, *Littérature et environnement pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré champion, 280 p.

TADJO Véronique, 2017, *En compagnie des hommes*, Paris, Don Quichotte éditions, 176 p.

WHITE Kenneth, 2015, *Le gang du Kosmos Poétique et politique en terre américaine*, traduit de l'anglais par Matthieu Dumont, éditions Wildproject, 352 p.